

affaires et ce génie commercial qui les placera toujours incontestablement à la tête du commerce, de la finance et de l'industrie. Nous, d'origine française, nous conserverons ce dépôt sacré que nous légua la France,

*"... notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers.  
" Ferma son aile blanche et repassa les mers."*

Nous ne perdrons jamais, dis-je ce goût des beaux arts et des belles lettres, ce parler vif, franc et sobre, ce style harmonieux et musical, cette langue pure et sonore, cette fleur de l'urbanité exquise, et pour tout dire en un mot, cette soif de l'idéal qui est comme le complément nécessaire du caractère celtique.

Anglais et Français nous rivaliserons encore, mais cette fois sur un terrain où le pied sera sûr, la main franche et où le cœur ne subira ni faiblesse ni honte : j'ai nommé la République canadienne.

Mesdames, je réclame en ce moment vos suffrages pour une cause qui doit vous être chère. L'indépendance ne triomphera pas sans vous. Un grand écrivain l'a dit ; "Quand Dieu veut embraser le monde d'une grande idée, il l'allume dans le cœur d'une femme." Comme les femmes de Rome, qui au déclin de la république agitaient le monde du mouvement de leur cœur, soyez l'inspiration du mouvement qui se prépare. Que votre âme altérée de dévouement ne s'effraie pas de cette révolution pacifique. Si nous désirons quitter le toit paternel, c'est que nous avons atteint l'âge de majorité et que nous voulons suivre l'universelle loi.

*" Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,  
" En la suivant des yeux s'approche au bord du nid :  
" Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre  
" Et sauter dans le ciel déployé devant lui ?  
" Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ?  
" Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile.  
" Il sait qu'il est aiglon, le vent passe.... il le suit."*

Quant à moi, mesdames et messieurs, j'espère vivre assez longtemps pour voir poindre l'aurore du jour où nous donnerons au monde le spectacle d'un peuple uni, fort et vigoureux, d'un peuple doué d'une figure et d'une physionomie spéciales, gardien jaloux de riches traditions nationales, et remarquable par sa culture intellectuelle, où nous donnerons au monde ce spectacle d'un pays aux horizons illimités, régi par une constitution sage, généreuse et libérale, qui insensiblement, sans chocs et sans heurts, l'aura fait graviter dans une marche solennelle vers les dernières étapes de l'émancipation politique.

Si cette espérance se réalise, mesdames et messieurs, ce jour-là l'univers étonné, ébloui, sera témoin du complet épanouissement de notre vie nationale.

RODOLPHE LEMIEUX.

—(O)—

PENSÉES ET MAXIMES :—La fortune n'est pas dans ce qu'on gagne, mais dans ce qu'on sait conserver.

Quiconque n'a jamais été pieux, ne sera jamais vraiment poète.—JOURBERT.

## PETIT POÈME EN PROSE

### AVE MARIA

#### SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR

Le jardin était tout fleuri de lys blancs, tels qu'en tiennent entre leurs doigts les chérubins. Les grands lys, blancs s'inclinaient au souffle du soir, avec de longs et souples balancements : dans l'air, comme un arôme d'encens flottait leur suave parfum.

Il y avait des roses blanches aussi de blanches, hyacinthes, de blancs lilas et des pavots blancs.

Et Marie, lentement, dans sa robe blanche, cheminait dans le jardin, vivante fleur entre les fleurs blanches.

Elle filait tout en marchant, rêvait tout en filant. Elle suivait des yeux, là-bas, au tournant du sentier, une forme vague qui s'éloignait.

Chaque jour, ainsi, à l'heure où les jeunes hommes rejoignent la bien-aimée, Joseph, quittant son labeur, se reposait un instant, à côté de Marie, au bord du puits où venaient boire les troupeaux. Il parlait de son humble travail, du bonheur, si prochain, qu'il goûterait auprès de Marie, auquel il songeait sans trêve pendant les longues heures, penché sur l'établi de charpentier, tandis qu'à ses pieds tombaient les fins copeaux roulés en spirale, et que son rêve heureux faisait monter à ses lèvres de joyeuses chansons.

Et Marie souriait en l'écoutant, d'un tendre et doux sourire. Elle tournait distraitemment sa quenouille entre ses doigts, mais ses doigts peu à peu se ralentissaient, cessaient de filer ; la brise du soir, en se jouant, emportait des brins légers de chanvre, les dispersait dans l'air, et pareils soudain à des fils de soie, ils s'envolaient lentement, lentement, au hasard, dans l'infini bleu...

Maintenant, Joseph était parti, et Marie demeurait seule dans le jardinet blanc.

La nuit tombait, comme un grand voile gris, noyant d'ombre toutes ces blancheurs. La vierge allait devant elle, émue, le cœur plein des tendres choses qu'il lui avait murmurées, à l'ombre des magnolias, et elle songeait, elle aussi, avec un ravissement mêlé de crainte, au bonheur si prochain.

La nuit tombait. Pourtant, tout-à-coup, une immense clarté se fit, si subite, si éblouissante, que Marie, avec un cri d'effroi, cacha son visage dans ses mains.

Une voix très-douce, harmonieuse ainsi que le son d'une harpe, se fit entendre.

—Ne crains point, disait cette voix.

Alors Marie, tremblante encore, releva la tête et regarda. Voici, une resplendissante lumière inondait le jardin, une lumière à la fois éclatante et douce, à reflets d'azur, telle que jamais elle n'en avait vu de pareille. Dans le ciel irradié, un vol de blanches colombes tournoyait avec un bruit d'ailes soyeuses, tandis qu'une musique étrange et suave descendait on ne sa-